

Victor Paskov
Ecrivain, Sofia/Paris

LOTH EN EXIL

Dans une grotte de montagne, près de la ville biblique de Coar, le grand exilé Loth pourrit dans une intemporalité inhumaine. Vraisemblablement, il ne lui reste plus que cinq minutes à vivre, tout au plus un ou deux jours ; il serait raisonnable qu'il mette fin à son conflit avec Dieu, conflit qui a commencé au moment où il a quitté Sodome. Mais Loth n'est pas un renégat comme Job. Il ne se réconciliera pas, à la fin, avec son adversaire. Il n'est plus non plus un juste. En s'exilant, il a cessé de l'être. Loth a craché sur la morale, il a mis bas le masque et a fait exploser sa biographie antérieure avec la fureur atomique de son reniement. Loth s'est jeté dans le reniement avec une intensité inimaginable pour les Sodomites.

Loth est l'homme de la polarisation : d'excessivement loyal, il est devenu excessivement déloyal ; de *pater familias*, il s'est transformé en monstre de la famille ; de bourgeois, en anarchiste extrémiste ; de patriote, en apatride et d'archi-juste en archi-pécheur. On peut se demander s'il n'entre pas en jeu, dans ces actes, un désir d'attirer sur soi l'attention de la Miséricorde. De lui plaire. De la pousser à se porter à son secours à tout prix. Un si grand pécheur réhabilité par le Jugement dernier : est-il meilleure réclame pour les instances divines ? Nous savons par Thomas Mann que le pécheur modéré ne peut intéresser que modérément la Miséricorde... Or lequel d'entre nous, petits, moyens ou grands pécheurs, ne nourrit pas de secret espoir à l'égard des instances mentionnées ?

Mais non ! Je ne puis le croire ! Miséricorde, espoir, ce ne sont pour Loth qu'abstractions, tout comme le sont les galaxies, la jurisprudence et le nombre « *pi* » pour le dinosaure, la patrie,

la langue, la morale et les coutumes pour le têtard, les notions de mission, de responsabilité, de peur de Dieu et de peur de l'enfer pour les pyramides égyptiennes.

Pour le négateur qu'est Loth, tout cela n'a guère d'importance ; Thomas d'Aquin n'est pas encore né, sans parler de Thomas Mann. En fin de compte, Loth est de nouveau ivre-mort, comme lors des nuits cauchemardesques qui ont suivi la destruction de Sodome, lorsqu'il a « mis enceintes » ses deux filles sur ce même lit maudit. Ce qui en a résulté, c'est la création de la lignée des Moabites et de la lignée des Ben-Ammon. Je suis parfois hanté par le sombre soupçon que nous, Européens tardifs, nous sommes les rejetons lointains de ces deux lignées créées par Loth et par ses deux filles débiles, un jour ou deux après la destruction de Sodome, et dispersées sur la terre.

Mais avant tout, c'est Loth, justement Loth, et non pas Adam, Moïse ou ces innombrables maniaques de la longévité de la Bible, qui est devenu l'ancêtre de la lignée des exilés, lignée qui ne saurait se mesurer avec les critères humains habituels ni se confondre avec aucune des autres.

Lorsque je médite sur l'histoire de Loth, je sors de mes gonds : que de contradictions ! Je l'ai lue lettre par lettre, avec l'espoir de découvrir des éléments susceptibles de m'éclairer sur les desseins divins à l'égard de ce malheureux. Mais non ! Rien. Rien de rien. Aucun commentaire théologique n'aide. Leur quintessence est toujours la même : la ligne de Dieu est une ligne droite. Cette pensée linéaire est agaçante au plus haut point (de même que sont agaçantes les pensées triangulaires ou carrées). Tout essai d'implanter dans le monde chaotique, tragique et luxuriant de l'émotion humaine les formules sèches de la géométrie divine est détestable.

Sodome, Gomorrhe, viol public et infamie, tonnerre et tremblement, feu et poussière, épouse transformée en colonne de sel, exil, alcool, inceste, changement d'identité et refus : à quoi bon tout cela, je me le demande, quand il manque une morale, comme dans les bonnes vieilles fables de La Fontaine ? Pourquoi tout est-il si confus ? Pourquoi ne mentionne-t-on pas dans la Bible pour quelles raisons Loth s'enfuit de la ville de Coar pour se réfugier dans la montagne et y vivre en ermite ? Pourquoi ne dit-on pas où et quand il est mort, à quel âge, ce qu'il a accompli durant son exil, mis à part des excès ? Pour beaucoup de personnages plus insignifiants que Loth (comme son oncle Abraham, par exemple), on trouve des renseignements exacts, une généalogie exhaustive, une information complète. Même pour les actes les plus séniles des ennuyeux centaines de l'Ancien Testament, un sens est fourni ainsi qu'une clef pour accéder à ce sens. Seul Loth est un signe, de A jusqu'à Z, un signe examiné à travers un nuage opaque, dont on ne comprend pas trop ce qu'il signifie au juste.

Seigneur ! Cette histoire n'a pas de fin ! Que veux-tu me dire avec ta sémantique cauchemardesque ? Pourquoi Loth est-il un juste dans cette Sodome et un plus grand pécheur que Caïn hors de Sodome ? Et pourquoi, en ce cas, soutiens-tu l'avoir sauvé : n'était-il pas plus charitable de le faire périr avec les Sodomites ? Mais c'est que je ne me pose pas les bonnes questions, ou bien que la Miséricorde m'a pris en grippe depuis que j'ai adopté certains points de vue de Loth. Elle refuse de communiquer avec moi. Par conséquent, je me vois dans l'obligation de donner ma propre interprétation des faits.

Et ainsi, Dieu confie à Abraham son intention de détruire Sodome. « *Le cri contre Sodome et Gomorrhe est bien grand! Leur péché est bien grave! Je veux descendre et voir s'ils ont fait ou non tout ce qu'indique le cri qui, contre eux, est monté vers moi; alors je saurai.* » Abraham se souvient que son neveu Loth vit à Sodome. C'est alors que commence un marchandage typiquement juif avec Dieu. Vas-tu vraiment supprimer le juste avec le pécheur? demande Abraham. Allons, s'il y a cinquante justes à Sodome, ne massacre pas la ville. Le nombre des justes se réduit à quarante-cinq, quarante, trente, vingt, dix! Pour qu'on s'aperçoive, finalement, que le seul juste à Sodome est Loth. (Selon l'arithmétique divine, s'il ne vit qu'un seul Loth dans une ville, un seul Kierkegaard ou un seul Nietzsche, alors cette ville peut être détruite sans problème.)

Le Seigneur envoie des anges-agents à Sodome. Pourquoi Abraham et Dieu sont-ils aussi sûrs que Loth est un juste?

Monsieur Loth vit une double vie! Durant le jour, c'est un homme d'affaires normal (avec troupeaux, servantes et tentes), une personne ayant réussi socialement, de la haute société, tandis que la nuit, c'est un juste qui se cache. (S'il l'était ouvertement, la société le ferait *knock-out* bien avant l'arrivée des deux anges-flics.) C'est du pur mimétisme. Loth fait tout ce qu'il peut pour ne pas être reconnu comme Loth. « *Tenez* » — comme le souligne sa position — « *mes troupeaux sont nombreux, ma production est bonne, ma femme est une dame du monde, mes filles font leurs études à Oxford, mon oncle Abraham est en contact direct avec le Seigneur en qui vous ne croyez pas, mais ma réputation prouve son existence. J'apporte suffisamment de dividendes à l'économie, à la culture et aux arts de Sodome. Je peux me permettre de ne pas prendre part à vos petits jeux décadents. Noli me tangere, d'ailleurs, civis Sodomicus sum!* ».

Et tandis qu'à Sodome sévit une horde agressive de Bavarois, Loth se conduit en bon républicain de Weimar. Sans pouvoir comprendre qu'il est en fait un mutant claustrophobique de Mickey Mouse, dans l'isolation somnolente d'une perte séminale nocturne à échelle nationale. Un juste, s'il vous plaît!

Loth est un isolationniste. Ni plus ni moins. A cette étape, il aspire à s'isoler à tout prix, à se différencier des événements et de ceux qui prennent part aux événements. Pour les insurgés en chambre, qui se transforment en révolutionnaires quinze minutes après que cela commence à sentir la révolution, l'isolationniste est un traître. Ceux qui profitaient de la sodomie et applaudissaient aux attouchements sales échangés entre grands prêtres et veaux d'or, sont de nouveaux enclins, maintenant, aux transes collectives. Quiconque ne crie pas : « *A mort!* » ou « *A bas!* » est un traître et un isolationniste. La Grande Déflagration approche, les Sodomites le savent fort bien. Ils deviennent des Robespierre. Ils ne peuvent supporter l'opposition de Loth qui se trouve de nouveau en dehors de la chaîne vivante. Ils veulent qu'il y ait un tribunal et que tombent les têtes de grands prêtres, comme si cela devait arrêter ou différer la Grande Déflagration. Ils ne veulent pas abolir la sodomie en tant qu'idéologie et politique nationale, car ils devront la remplacer par autre chose, or cette autre chose peut les rejeter, exiger des sacrifices collectifs.

Loth se tait. Loth se tient à l'extérieur. Loth souffre pour Sodome. Il ne se fait aucune illusion en ce qui concerne la Déflagration finale, ni en ce qui concerne ses concitoyens. Contrairement à eux, il est prêt à faire des sacrifices, tout en sachant que les sacrifices aussi sont inutiles en l'occurrence.

L'analogie que je vois entre Sodome et quelques pays européens sur lesquels se déversent, en ce moment, soufre et cendre, agacera peut-être certains, mais c'est mon interprétation. Les analogies s'imposent tout simplement à moi.

Dieu a commencé à détruire Sodome bien avant le matin où Loth et sa famille partent en exil à Coar. La Grande Déflagration est un accord final. Bien avant cela, Jéhova a puni Sodome en lui donnant des dirigeants stupides et corrompus, un système politico-social pervers, un peuple en dégénérescence progressive, dépourvu de morale, d'honneur, d'idéaux. Un peuple qui trahit et tue ses justes (sinon, Loth serait-il le seul?). S'il n'en était ainsi, les Sodomites n'auraient pas violé Loth devant la porte de sa propre demeure, et la sodomie, en tant qu'idéologie, ne se serait pas propagée sur toute une nation et tout un peuple.

« Le cri de ces gens est parvenu jusqu'à mes oreilles », dit le Seigneur. Mais quel cri?

Le cri du désespoir? — Non! Le cri de la vengeance!

Le cri du dégoût? — Allons donc! Le cri de la lascivité.

Ou bien le cri des opprimés? — Mille fois non! Le cri de l'esclave enivré qui chante des chants rebelles dans une taverne, fait cliqueter, de temps à autres, des chaînes pour montrer sa virilité et roule des yeux effrayants afin d'entrer, par ce genre d'actions, dans l'épopée populaire.

Les Sodomites ont appris, par la sodomie, que le dégoût, le désespoir et la protestation ne pouvaient être criés de Sodome. Ils ne peuvent être que piaillés. Dans le meilleur des cas, exprimés par des anecdotes politiques, sorte de défoulement social. Plus tard, lorsqu'une oligarchie décidera de raccourcir d'une tête une autre oligarchie, un cri s'élèvera jusqu'au ciel. Il sera, lui aussi, mal articulé et ne pourra parvenir jusqu'aux oreilles de Dieu. Dans cette atmosphère d'infamie et d'absurdité, Loth est bel et bien un isolationniste. Ou un juste, si vous préférez. Ce qui exprime le mieux sa situation, c'est le concept d'« émigré de l'intérieur ».

Il est des émigrés de l'intérieur qui le demeurent à tout jamais. Certains émigrés de l'intérieur le sont totalement, d'autres le sont partiellement. Le fait qu'un homme s'isole dans les toilettes trois fois plus qu'il n'est besoin signifie que c'est un émigré de l'intérieur. Mais cela ne l'élève pas à la hauteur d'un Gottfried Benn, par exemple, qui est demeuré jusqu'au bout dans sa Sodome, gonflé par les contradictions et écartelé sur trois croix à la fois : émigration de l'intérieur, émigration politique et exil. Sören Kierkegaard, lui aussi, est mort dans son Danemark claustrophobique. Nietzsche également. Quelques-uns, parmi les grands — Thomas Mann, Lion Feuchtwanger, Bertold Brecht, Arthur Rimbaud, Henry Miller — ont préféré s'exiler ou exécuter des figures compliquées sur le trapèze de l'émigration politique, sous les yeux du monde entier. Je pense qu'un émigré de l'intérieur qui n'évolue pas en exilé est un insurgé par intuition, et non pas un insurgé de naissance. C'est un professionnel. Cela le différencie des falsificateurs issus des quinze minutes mentionnées plus haut, pour lesquels l'insurrection naît avec la situation.

L'insurrection collective est toujours sujette à caution. Indépendamment du résultat final. Celles de 1917 et de 1933, du moins, l'ont démontré. Pourquoi ma conscience n'a-t-elle pas gardé le souvenir de la révolte des Juifs contre Pharaon, mais de celle de Moïse qui les entraîne à sa suite durant un demi-siècle, à travers mers et déserts ? Mais c'est une autre question.

On pourrait dire beaucoup de choses au détriment de Loth. Tant qu'il demeure à Sodome en qualité d'émigré de l'intérieur, ce n'est pas Loth. C'est un juste de façade et il ressemble à la belle vache suisse qui nous regarde poliment sur l'étiquette du chocolat « Milka ». Les anges arrivent, les malheurs les plus noirs pleuvent sur lui, mais il garde toujours une pose fière, élitiste et sentimentale.

Loth n'a pas encore coupé le cordon ombilical qui le lie à Sodome et aux Sodomites ! La haine et le dégoût — *alpha* et *omega* de l'exil — n'ont pas encore atteint conscience et cœur. Il n'a pas encore la tête qui tourne à rechercher, à droite et à gauche, des pairs. « *J'ai besoin d'être qui me ressemblent !* » hurle le pauvre Lautréamont dans la maison de fous. Loth ne veut pas comprendre que Dieu a décidé A PRIORI qu'il n'y aurait pas d'autre Loth à Sodome ; que cette partie d'échec ne se jouera pas jusqu'à *rémi* ou *pat*, mais jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un seul roi sur l'échiquier. Qu'il doit assumer toute l'horreur de ce fait. Non ! Loth est presque enclin, après avoir été violé publiquement, à relever son pantalon et, tout en se reboutonnant, à déclarer devant la presse que ce qui s'est passé était un acte de son libre arbitre.

« *Je haïssais ma ville natale* », constate avec amertume l'exilé Henry Miller que seule la Seconde Guerre mondiale a contraint de revenir en Amérique. « *Et je la haïrai jusqu'au jour de ma mort. Mon premier élan a été celui de la renonciation. Renoncer à la demeure paternelle, à ma ville que je détestais, à mon pays et à ses habitants auxquels rien ne me relie* ». Et, plus loin : « *Les peuples étrangers peuvent être cruels et barbares, mais quels démons sont ceux qui vous ressemblent, parlent la même langue que vous, portent les mêmes vêtements, se nourrissent de la même manière et vous poursuivent comme des chiens ! Ne sont-ce pas là les pires ennemis que l'on puisse avoir ? On peut trouver aux autres des excuses, mais pour des gens comme ces derniers, je ne peux en trouver aucune !* »

« *Je mourrai là où m'enverra le destin* » écrit un Rimbaud mortellement atteint, à sa mère. « *Je resterai toujours là-bas, / en Abyssinie / parce qu'en France, à part vous, je n'ai pas d'amis, pas de proches, personne* ».

Loth ne quitte pas Sodome, même s'il est en complète contradiction avec le milieu, la société, l'idéologie. Je dois admettre que Loth est un patriote. Et, le diable l'emporte, c'est tout à fait ça ! C'est justement là que réside la tragédie de cet homme lésé par sa patrie, par Dieu et par ses concitoyens ! Si Loth s'était fait harakiri devant le pas de sa porte, s'il avait massacré sa famille en signe de protestation, cinq minutes avant la Grande Déflagration, s'il avait bu le poison comme Socrate, il serait demeuré dans l'histoire de l'humanité comme un patriote exemplaire. Au lieu d'écrire « *Nabuco* », Verdi aurait composé « *Loth* ». Mais Loth a rompu avec ce patriotisme d'opéra à trois temps et a choisi l'exil pour destin. Du patriote anonyme qu'il était, il s'est transformé en pécheur, en apatride, en être créateur, sur lequel il vaut la peine de se pencher.

Loth a choisi l'exil et non pas l'émigration politique vers laquelle on le pousse. Il ne demande pas l'asile politique aux autorités de Coar, il ne se fonde pas sur son statut de juste, ne met pas son corps à nu pour montrer où et comment on l'a maltraité. Même si tous les pays non touchés par la sodomie — de l'Égypte à la terre de Chanaan — eussent trouvé que c'était un honneur pour eux d'accorder l'asile politique à un dissident et à un juste de l'envergure de Loth.

Est-ce que cela correspond à son caractère? Que contient en soi le concept d'« *asile politique* »?

En 1978, je vivais avec mon père dans l'ex-Allemagne de l'Est, à Rostock. Comme beaucoup d'autres musiciens bulgares, j'étais un travailleur émigré socialiste, un émigré politique qui n'en avait pas pleinement conscience. Je travaillais à l'opéra de la ville.

A cette époque, l'Etat accueillit à bras ouverts un groupe important d'émigrés politiques venant du Chili. Il leur offrit des conditions fantastiques, leur distribua les meilleurs logements, leur laissa une scène pour leur propre théâtre. Les émigrés chiliens organisèrent une troupe théâtrale, ils écrivaient des pièces avant-gardistes et révolutionnaires, les jouaient devant un public qui leur était toujours assuré et donnaient du « camarade » à tout le monde. Tous étaient des « camarades » pour eux. Tous étaient bons. Leur peine était grande, leur salaire aussi. Le soir, lorsqu'ils n'avaient pas de représentation, ils jouaient doucement de la guitare au club du théâtre et chantaient des chansons empreintes de nostalgie où il était question de liberté, de démocratie, de patrie et de « *venceromos* ».

Nous savions tous que les émigrés politiques chiliens avaient quitté un pays où sévissait la terreur fasciste. Nous voyions tous qu'ils acceptaient les services d'un autre pays, totalitaire dans le sens total du mot, perfide, démagogique, inconsistant, un pays qui persécutait ses intellectuels, construisait des murs avec des cellules photo-électriques à l'intérieur, capables de tirer et de tuer si l'on essayait de les franchir. C'est justement ce pays qui étendit neuf matelas pour l'émigration politique chilienne, faisant d'elle la princesse au petit pois. C'est aussi ce qu'a fait la Bulgarie, pays guère plus aimable que l'ex-RDA à l'égard de ses propres ressortissants aux opinions différentes, et non moins totalitaires.

Cela m'amène à penser que l'émigré politique se met dans l'obligation d'accepter les lois, le système et toutes les formes à l'égard du pays qui lui donne asile. Il ne dispose pas de lui-même. Il est automatiquement subordonné au nouvel Etat et peut être utilisé. C'est un acteur ambulancier, un invité sur la scène du nouveau théâtre, et il est obligé d'accepter le rôle qu'on lui assigne.

Je ne me prononce pas contre l'émigration politique! Je comprends fort bien que lorsqu'un système met en route sa machine à tuer contre ceux qui s'opposent à lui, lorsqu'il vous isole dans un coin à attendre que le canon du fusil retentisse d'un instant à l'autre, il est plus humain d'émigrer et de continuer la lutte depuis un autre coin. Il y a eu une émigration politique, il doit y en avoir et il y en aura toujours, tant que l'humanité ne retroussera pas ses manches pour construire une nouvelle tour de Babel. Je veux simplement souligner la différence qui oppose l'exilé à l'émigré politique. Telle que je la vois de mon point de vue personnel.

- Le premier est un individualiste et un solitaire, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de son pays.
- Le second vit avant tout en collectivité.
- Le premier rejette autant la nouvelle société dans laquelle il se trouve que l'ancienne.
- Le second est souvent contraint de baiser la main qui lui donne son pain.
- Le premier enfante son idée dans la douleur et les contradictions. Puis il se lance de toutes ses forces dans la réalisation de celle-ci, sans être sûr du résultat final.
- Le second travaille pour des idées nées avant lui, il s'y adapte et se lance de toutes ses forces dans leur réalisation, croyant fanatiquement à un *happy end*.
- Le premier n'est plus un patriote.
- Le second l'est.
- Le premier se refait lui-même afin de corriger l'idée divine.
- Le second refait le monde pour que triomphent ses idéaux.
- Le premier ne retournera jamais dans la terre promise.
- Le second est avide de revenir dans sa patrie restaurée. On tire souvent sur l'émigré politique et on le tue.

L'exilé est un homme dont le cœur est fusillé.

Je citerais volontiers comme exemple idéal de l'exilé le cas de Soljenitsyne qui refuse catégoriquement de retourner en Russie, n'économise ni les blâmes ni les attaques à l'égard du nouveau régime, en refuse les services, ne voulant devenir son cheval de parade, vit isolé dans sa caverne pseudo-russe à Atlanta, avec ses idées et sa mission, sans se préoccuper de savoir si le monde reçoit ou non ses messages.

Mais revenons à Loth que nous avons laissé avec sa famille et des anges chez lui.

En tant qu'entreprise personnelle et instance la plus élevée, le Seigneur est déjà fermement décidé à engager une expédition punitive. Il a arrêté le destin de Loth et des Sodomites; il ne saurait y avoir de retour en arrière. Les minutes sont comptées jusqu'à la Grande Déflagration. Tout à fait incidemment, qu'est-ce qui l'empêchait de se conduire comme un homme politique américain et de faire preuve de démagogie en demandant à son élu Loth : « *A ton avis, que faut-il changer dans cette Sodome, Loth? As-tu une idée?* »

C'est justement ce qu'attend Loth! Il n'est pas dépourvu d'idées. C'est un juste et un démocrate, il est prêt à oublier le mal qu'on lui a fait et à faire de nouveaux sacrifices. Souvenez-vous de ce qu'il répond à la foule déchaînée qui hurle devant sa porte et exige qu'il lui livre les anges : « *Ecoutez, j'ai deux filles qui sont encore vierges, je vais vous les amener : faites-leur ce qui vous semble bon, mais pour ces hommes, ne leur faites rien, puisqu'ils sont entrés sous l'ombre de mon toit.* »

C'est un homme de cette trempe que va perdre Sodome! Un homme chez qui le sens de l'honneur, de la justice, de la dignité et du devoir sont si maladivement développés qu'ils atteignent la limite de l'hypertrophie. L'humanité devrait hurler de douleur de ne pas avoir réussi à les employer au service de quelque action utile. Mais l'humanité se sent secrètement

soulagée lorsque le juste la quitte ou — encore plus terrible! — lorsqu'il renonce à elle avec dégoût, fureur, lorsqu'il se dresse de toute sa hauteur et montre à la face du ciel et de la terre qu'il peut accomplir des péchés bien plus grandioses et exhaustifs que les souillures modérées que nous accumulons durant toute notre vie pour enfin ériger une tour de Babel d'excréments, cent fois plus élevée que notre dimension spirituelle.

« Lorsque pointa l'aurore, les anges insistèrent auprès de Loth, en disant : — Debout! Prends ta femme et tes deux filles qui se trouvent là, de peur d'être emporté par le châtement de la ville. Et comme il hésitait, les hommes le prirent par la main, ainsi que sa femme et ses deux filles, pour la pitié que Yabvé avait de lui, puis ils le firent sortir de la ville. »

Loth hésite. Loth ne veut pas être pris en pitié. Il faut de nouveau recourir à la force avec Loth. Loth est *persona non grata*. Nationalité, droits civils, droits de l'homme, etc, tout lui est supprimé. L'escorte des anges l'accompagne directement jusqu'à la frontière de Sodome. Dans la poche de son costume récemment acheté, il n'y a qu'un billet « aller ». C'est la fin de l'émigration de l'intérieur. Fin de l'infamie.

Ce Loth hésitant m'est trop bien connu. Cet homme qui, jusqu'au dernier moment, ne veut pas couper le lien tenu le rattachant à Sodome et aux Sodomites, parce qu'il sait que cela signifie la fin. La fin! Même si Sodome n'est pas détruite, il n'y a pas de retour en arrière. Loth n'a pas peur de la mort collective : elle n'est pas si terrible. Il a démontré qu'il n'avait pas peur non plus de la mort individuelle, là, au milieu de la foule déchaînée. Loth n'a pas peur de la mort mais de la vie! De ce qui l'attend désormais, du vide et de l'isolement dans le vide. Du fardeau de l'existence qui pèsera deux fois plus lourd sur ses épaules à partir du moment où il sortira de la morgue Sodome, tel un zombi, et partira sous ce soleil déchaîné et ce ciel bleu.

En fin de compte, il a peur de la mission qu'il devra désormais assumer et remplir : la mission d'un homme mort à tout jamais en tant que juste, et ressuscité pour une maudite seconde vie en tant qu'exilé.

— « Sauve-toi, sur ta vie! » a dit l'un des anges à Loth. « Ne regarde pas derrière toi et ne t'arrête nulle part dans la Plaine, sauve-toi à la montagne pour n'être pas emporté! »

— « Non, je t'en prie, Seigneur! ». Pour la première et dernière fois, un cri poignant s'arrache de la poitrine de Loth : « non! ».

Dans ce « non! », crié du fond de ce cœur transpercé, il y a plus de protestation et de douleur que dans toutes les Philippiques de l'opportuniste Job, le jaseur, qui les débite du trou où il a émigré, pour tenter de persuader Dieu de lui rendre fortune, femmes et santé.

Ce « non! » vaut plus que *L'Archipel du Goulag* ou, du moins, il est tout aussi terrible! C'est un peu le dernier souffle qui reste à un héros de Beckett pour chuchoter, dans le silence assourdissant de l'absurdité et de la désespérance « non! ». Non...! Non...! Mais alors?

« Au moment où le soleil se levait sur la terre et où Loth entra à Coar, Yabvé fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu venant de Yabvé, détruisant ces villes et toute la plaine, avec tous les habitants et la végétation. Or la femme de Loth regarda en arrière et elle devint une statue de sel. » Ah! ce regard en arrière!

Un émigré politique qui regarde en arrière ne risque rien. En regardant en arrière, en fait, il regarde en avant et il voit beaucoup plus clairement l'avenir que le présent.

Le cosmopolite ne peut pas regarder en arrière; où qu'il se trouve, il est le centre du cercle.

L'émigré économique *doit* regarder en arrière. Le besoin de comparer « ceux qui sont derrière » et « moi qui suis devant » le pousse continuellement à courir de l'avant, la tête tournée en arrière. Il est en perpétuel état de compétition. Il espère qu'un jour, il reviendra, tel un Maharadja sur son éléphant; il sera philanthrope, créera une fondation, écrira des mémoires où il racontera comment le petit cireur du Bronx s'est élevé jusqu'au club des millionnaires de New York.

Mais l'exilé qui regarde en arrière se transforme en statue de sel; en cascade pétrifiée de larmes; en charogne figée du désespoir; en colonne immobile, inutile, où n'est inscrit le nom d'aucune victoire.

Que serait-il arrivé si Loth, et non pas sa femme, s'était retourné? Alors, il n'aurait pas été Loth, mais un infâme fuyard atteint par la malédiction de Sodome. Un suicidaire. Dans la Bible, il n'y aurait pas eu d'histoire de Loth. Dieu aurait pincé les lèvres en signe de suprême dédain à l'égard de sa propre création devenue importune et il aurait inscrit dans son carnet encore une victoire facilement remportée sur l'homme. Mais je pense que même si cela était arrivé — quelque part, à une certaine époque, sous d'autres latitudes, en Europe de l'Ouest ou de l'Est, aux Antilles ou au Soudan — un autre Loth, une autre Sodome seraient apparus. Le monde et l'histoire mondiale ont besoin de Loth. Ce qu'on appelle le progrès doit s'arrêter de temps en temps devant cet océan de douleur sans fond, y tremper sa trompe pour puiser de l'énergie et se ruer de nouveau en avant, dans une direction inconnue, à trois cents kilomètres à l'heure, telle une grosse Mercédès.

L'exilé ne doit pas regarder en arrière, mais il ne peut non plus regarder devant! Il n'y a rien, là-bas, au sens propre du mot « direction ». Quelle est cette chose qui va l'impressionner, là-bas devant, dans la ville de Coar? La cathédrale de Cologne, ou la Tour Eiffel? Ou encore les pavés américains qui recouvrent Coar et dont on dit qu'ils sont faits de démocratie? La Bibliothèque d'Alexandrie, pour y puiser sagesse et savoir?

Pour l'exilé, il n'y a pas de « en avant », aucune impression nouvelle ne lui est indispensable. C'est un seau rempli à ras-bord par la vie antérieure et dont la fonction est de se déverser dans le trou pratiqué par la nouvelle vie. Loth pourrait très bien se percer les yeux comme Œdipe (d'autant plus qu'il a un fort lien physique avec ce futur parent). Et alors, il ne regardera que vers l'intérieur.

L'exilé n'a pas non plus besoin d'oreilles! Qui écouter? Les nouvelles à la télévision ou Gustav Malher à Bercy? Quels sons nouveaux viendront caresser son ouïe? Quelle nouvelle information va-t-il recevoir et méditer? A quoi lui sert aussi — je me le demande — un nez, dans cet ordre d'idées? A sentir l'odeur nauséabonde de sa propre chair en décomposition, selon la formulation de l'exilé Beckett? Il peut tout à fait être un monstre avoué, sans yeux, sans oreilles et sans nez, mais avec une bouche qui absorbe nourriture et alcool. Et avec un membre viril! (que l'on m'excuse!) qui soit à la fois sa malédiction et sa grandeur.

Tous les symboles de créativité, de lutte, de triomphe, d'opposition, de péché, de provocation et d'amnistie devant les instances de la Miséricorde (puisqu'ils ne peuvent s'en passer!) tiennent dans ce membre palpitant, exalté et scandaleux. Il est béant et bée d'une puissance mystérieuse, en dépit de la physiologie et de la morale, en dépit des sept péchés capitaux, des commandements de Moïse, de l'Octobre rouge et de la peste noire, des révolutions douces, révolutions modérées, révolutions de velours et semi-révolutions; en dépit des régimes totalitaires et des sociétés de consommation, des anges, des inquisiteurs, des bureaucrates et des démagogues, en dépit de toute la maudite bande! Et lorsque le moment viendra, et que la situation sera mûre, lorsque l'histoire de l'humanité posera ses conditions humaines, ce membre produira sa Grande Déflagration, il éjaculera et ses milliards de spermatozoïdes agressifs se disperseront bien haut dans le ciel et féconderont quelque étoile solitaire prête à concevoir. Il naîtra alors, je le suppose, quelque chose de tout à fait neuf, tendre, jamais vu, jamais entendu et musical, complètement différent de nous et très proche de nous, comme cela a déjà eu lieu sur notre terre... Rarement, mais tout de même.

« Loth monta de Coar et s'établit dans la montagne avec ses deux filles, car il n'osa pas rester à Coar. Ils s'installèrent dans une grotte, lui et ses deux filles... L'aînée dit à la cadette : — Notre père est âgé et il n'y a pas d'homme dans le pays pour s'unir à nous à la manière de tout le monde. Viens, faisons boire du vin à notre père et couchons avec lui; ainsi, de notre père, nous susciterons une descendance... Elles firent boire, cette nuit-là, du vin à leur père, et l'aînée vint s'étendre près de son père, qui n'eut conscience ni de son coucher ni de son lever... Le lendemain, l'aînée dit à la cadette : — La nuit dernière, j'ai couché avec mon père; faisons-lui boire du vin encore cette nuit et va coucher avec lui; ainsi, de notre père, nous susciterons une descendance. Elles firent boire du vin à leur père encore cette nuit-là, et la cadette s'étendit auprès de lui qui n'eut conscience ni de son coucher ni de son lever. Les deux filles de Loth devinrent enceintes de leur père... L'aînée donna naissance à un fils et elle l'appela Moab; c'est l'ancêtre des Moabites d'aujourd'hui. La cadette aussi donna naissance à un fils et elle l'appela Ben-Ammi; c'est l'ancêtre des Bené-Ammon d'aujourd'hui ».

Ce n'est pas un mensonge. Loth a eu vraiment peur de rester à Coar. Du seul fait de sa présence, il aurait fait de cette petite ville bourgeoise une seconde Sodome. Loth ne vient plus en juste, il vient en Loth! Il n'y a pas de place pour un pécheur pénétré de sa droiture en aucune ville du monde. Dans la grotte! Dans la grotte! C'est le territoire du fauve et de l'ermite, de l'ours blessé, des créatures remplies de desseins qu'elles ne comprennent pas elles-mêmes. Le territoire du primitif et du sublime, du commencement et de la fin, et, à la fin, de l'infini!

C'est la vérité! La création ne naît que dans les conditions de l'exil. La grotte est le lieu des idées.

C'est vrai! Loth n'a pas senti ses filles entrer puis sortir.

Les idées, ces tristes filles de l'exilé, entrent dans l'obscurité profonde de sa cécité, elles le font boire, se blottissent... Elles sont laides du point de vue de l'esthétique, mais il ne voit pas leur laideur, car il s'est transpercé les yeux. Leur voix est rauque et éraillée, car elles ont bu le

même vin capiteux, mais il ne les entend pas, parce qu'il a percé ses tympans avec ses ongles. Elles ont une odeur répugnante, car elles transpirent comme des esclaves noires dans leur aspiration à concevoir à tout prix de celui qui les a engendrées, mais il ne sent pas leur odeur : dans leur ardeur pécheresse, elles lui ont mordu le nez.

Il n'a qu'une bouche avidement ouverte ainsi qu'un membre frémissant, prêt à tout, qui se dresse en dehors de ses propres désirs et desseins ; il se dresse pathétiquement dans une atmosphère tout à fait contraire au pathétique.

Alentour règnent à la fois lumière et ténèbres ! Sons et silence, douleur et jouissance, sens et non-sens, dénégation et exaltation, Nord et Sud. Alentour, c'est un exil sans mémoire, une infinie fatigue et un arc électrique de haute tension. Alentour, ce sont des murs dont son épiderme l'informe qu'ils sont écaillés. Par les coups de feu d'autrui ? Par ses propres dents ? Peu importe ! La grotte est l'écho de la balançoire de l'enfance et Loth se laisse bercer, agrippé à deux mains aux cordes (s'il a encore des mains !) — haut, de plus en plus haut — à en avoir la tête qui tourne ! Il va rouler la tête la première ! — jusqu'à ce que la balançoire se transforme en catapulte et le projette en plein cœur de Dieu.

Et dans le micro-infarctus qui en résultera, le Seigneur gémira doucement, en proie à des douleurs inconnues : « — *Non, Loth ! Non... ! Aie pitié ! Si je n'avais pas détruit Sodome, c'est toi qui l'aurais fait !* ».

Victor PASKOV
(Janvier 1991)